Roman populaire et fictionnalisation de l'histoire

L'exemple de la guerre des Boers

Jean-Marie Seillan

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/536>

DOI : 10.4000/elh.536

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 11 octobre 2011

Pagination : 37-47

ISBN : 978-2-35698-025-0

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Jean-Marie Seillan, « Roman populaire et fictionnalisation de l'histoire », *Écrire l'histoire* [En ligne], 8 | 2011, mis en ligne le 11 octobre 2014, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/536> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.536>

Roman populaire et fictionnalisation de l'histoire

L'exemple de la guerre des Boers

LES GUERRES PROVOQUÉES par l'expansion territoriale de la France en Afrique à la fin du XIX^e siècle (Soudan, Dahomey, Madagascar, etc.) ont été une aubaine pour les romanciers et feuilletonistes populaires. Elles ont coïncidé avec « l'âge d'or » de la presse, qui les a médiatisées sous de multiples rubriques : comptes rendus d'expéditions ou d'opérations, minutes des débats parlementaires, reportages, interviews, cartes, caricatures, etc. Autant de sources qui fournissaient à cette littérature des matériaux propres à dépayser les lecteurs sous la forme de romans d'aventures. Publiés à des fins de divertissement, ces romans prétendaient être des instruments de vulgarisation historique, géographique et ethnologique, et servaient souvent de canal à la propagande colonialiste. Liée indirectement à la politique française, la guerre des Boers¹ a nourri elle aussi l'imaginaire romanesque et provoqué autour de

1900 une floraison de romans se déroulant au Transvaal.

*

Ce succès s'explique par la relecture de différentes strates de l'histoire qu'autorise l'intrusion dans l'actualité d'une guerre coloniale étrangère. Mal connue des Français, l'Afrique du Sud flattait d'autant mieux leur goût pour l'exotisme et les grands espaces que cet *ailleurs* disposait, avec les romans d'Indiens de Fenimore Cooper, diffusés en France depuis la Restauration, et de ses héritiers (Gustave Aimard, Gabriel Ferry), d'un antécédent éprouvé offrant aux romanciers un copieux répertoire de descriptions et d'épisodes préconstitués ainsi qu'un cadre d'intellection historique préalable. C'est à travers le *Go West* américain, avec ses familles de pionniers traversant l'infini de la Prairie et

Jean-Marie Seillan, université de Nice-Sophia Antipolis, CTTEL.

1. Vers 1900, l'orthographe hésite entre « Boer » et « Boër ».

se protégeant des « sauvages » dans le cercle des chariots, que le *Go North* du « Grand Trek » des Afrikaners était offert à la lecture. De même, la ruée vers l'or du Transvaal répète en l'adaptant au monde africain la ruée vers la Californie ou le Yukon. Le cosmopolitisme des pionniers américains rappelait lui-même la population mêlée de l'Afrique du Sud (fils de paysans venus de Hollande, émigrés français, occupants britanniques, Européens de toutes nationalités, Chinois, Malais, etc.), de même que la diversité des tribus indiennes trouvait un équivalent dans les peuples de l'Afrique australe : de quoi alimenter la pseudo-ethnologie que les romanciers, spécialistes autoproclamés, traitaient avec le didactisme propre au roman pour la jeunesse. Simultanément, le peuplement colonial du pays, commencé au ^{xvii}^e siècle, apportait aux fictions transvaaliennes une profondeur temporelle intéressante : les romanciers, grâce aux rappels que cette histoire complexe les obligeait à faire, les rattachaient au genre du roman historique, doté alors d'une légitimité littéraire supérieure à celle du roman d'aventures géographiques. *L'ailleurs* africain, en convoquant *l'autrefois* de l'histoire, gagnait ainsi en lisibilité.

Du point de vue dramatique, cette guerre permettait d'inscrire aisément des aventures individuelles au sein d'une histoire collective. Aventures individuelles, puisque les Boers menaient surtout une « guerre de guérillas [...] faite pour

séduire tout esprit aventureux ² ». Imperceptibles à l'œil de l'historien, les francs-tireurs des commandos boers naviguaient dans l'ombre de la grande histoire et laissaient les coudées franches aux affabulateurs, ceux-ci leur faisant croiser des héros authentiques (Kruger, Joubert, le colonel de Villebois-Mareuil) et recevoir d'eux par contagion le crédit indispensable aux personnages de fiction. Aventure collective aussi, dans la mesure où l'histoire des Boers était perçue, depuis la France du moins, comme celle d'un peuple défendant sa liberté et son indépendance contre un agresseur illégitime : de là une tonalité épique susceptible d'élever le héros inconnu au rang de porte-parole des siens, voire, en cas d'échec, de victime sacrificielle et de martyr.

Cette guerre constituait de plus une opportunité politique pour les romanciers. Dans le cadre de la rivalité anglo-française, exacerbée depuis l'affaire d'Égypte, elle offrait une revanche inespérée sur l'humiliation de Fachoda. Aux yeux des Français qui avaient déploré la faiblesse de leur gouvernement devant les exigences de Lord Kitchener, l'arrogance avec laquelle les Anglais avaient traité le commandant Marchand, futur héros national, recevait sa punition sous la forme des défaites que leur infligeaient les Boers, dans les rangs de qui se battaient quelques volontaires français venus épauler des compatriotes installés là-bas depuis deux siècles. L'anglophobie de l'opinion publique française prenait en effet appui sur la lutte idéologique, loin

2. Formule finale du roman de Léo Dex, *Un héros de quinze ans*, p. 186.

d'être apaisée en France à une date où se formait la pensée de Maurras, entre République et Monarchie, et donnait à ces romans une profondeur historique inattendue. La lutte contre les soldats de la reine Victoria ranimait le souvenir des combats de la Révolution et de l'Empire, la déportation des Boers vaincus vers Sainte-Hélène ravivant la mémoire du sort mortifiant fait à Napoléon par l'Angleterre en 1815. Les francs-tireurs français, poussés par une générosité désintéressée à aller prêter main-forte à leurs parents opprimés, passaient donc pour des libérateurs et, référence obligée dans la mythologie nationale, pour des La Fayette potentiels. « Ah ! ces Anglais, autrefois brûleurs de Jeanne d'Arc, geôliers du Grand Empereur, et maintenant assommeurs d'enfants, fusilleurs et violateurs de femmes », s'indigne Auguste Geoffroy dans *La Fille des Boers*. Volontiers cocardiers, les romanciers français œuvrant pour le *lobby* colonial saisirent donc l'occasion de peindre les Britanniques comme des tortionnaires cruels et de comparer leur inhumanité envers les paysans boers à celle des Allemands dans la France de 1870 : libérer la République libre d'Orange du joug anglais revenait, comme par procuration, à libérer fantasmatiquement les provinces françaises confisquées par l'empire d'Allemagne. À la lutte contre un ennemi proclamé héréditaire s'adjoignait la mise en scène des valeurs républicaines de laïcité et de tolérance illustrées par le souvenir de la

révocation de l'édit de Nantes, argument inusable de la propagande antimonarchiste et anticléricale, et par l'image d'un peuple composé de protestants et de catholiques réconciliés dans leur résistance contre un ennemi commun.

Le roman du Boer jouissait d'un ultime avantage, actif sans doute à un niveau subliminal dans l'imaginaire des lecteurs, en réactivant deux mythes anciens à forte connotation politique. Celui du paysan soldat, héritage du Cincinnatus légendaire qui forge une épée avec le fer de sa charrue et, la guerre finie, fond le fer de cette épée pour en refaire un soc : mythe bivalent puisqu'il rappelait aux républicains l'austère intégrité des révolutionnaires de 1789, et aux « ruraux » de la droite nationaliste l'image de l'homme enraciné qui défend sa terre et ses morts. Second paradigme mythique sous-tendant ces récits, celui de Moïse conduisant les Hébreux vers la Terre promise : dans la construction mythique du Trek vers le nord ³, épopée d'un peuple défendant jalousement sa liberté, l'Anglais avait tôt fait de jouer le rôle peu enviable de Pharaon. Comme on le voit, l'ailleurs colonial, projeté au premier plan par l'actualité, est interprété dans une perspective historique courte ou lointaine qui constitue une relecture de l'histoire nationale.

*

3. Sur ce point, lire Jean Sévry, « Afrique du Sud : l'aventure de la colonisation, un mythe fondateur ? À propos du Grand Trek », dans Jean-François Durand, Jean-Marie Seillan, Jean Sévry (éd.), *L'Aventure coloniale*, Paris/Pondichéry, Kailash, 2011, p. 266-275.

Le stéréotype romanesque du Boer, simple, stable et vite construit, hérite de ces diverses ascendances. Le père, vieillard barbu à la mine grave, tient d'une main la Bible où il a appris à lire, de l'autre son fusil, tandis que l'attendent au-dehors son troupeau et son chariot tiré par dix ou douze paires de bœufs. Géant, il règne sur un univers de géants : des milliers d'hectares de terre, cent serviteurs, douze à dix-huit enfants, des aïeuls ayant de leur vivant deux cents descendants ; des fils tireurs infaillibles, cavaliers infatigables ; des filles tendres, obéissantes, héroïques jusqu'au martyr. Moralement, il représente l'un des pôles structurant l'axiologie de ces fictions. Austère et frugal ⁴, c'est un conservateur attaché à ses traditions ; pasteur, il défend le sol qui le nourrit mais reste toujours prêt comme un nomade à plier sa tente. Il gouverne sa famille comme un *pater familias* à l'antique ou un patriarche biblique. Le président Kruger, surnommé « l'oncle Paul » et souvent mis en scène dans les fictions, résume en lui tous les traits de son peuple.

Face à lui, l'Anglais cupide, précédé par le chercheur d'or, parasite cosmopolite ou apatride, ne s'intéresse qu'au sous-sol ; il est mû par l'appétit de l'or, n'a pour morale que son intérêt personnel et celui de sa nation ; il bâtit des villes en une nuit, incarne la modernité matérialiste et corruptrice.

La brutalité de cette axiologie binaire interdit à quiconque d'échapper au conflit. Les Massey, la famille française récemment immigrée et installée à Boulouwayo dont André Laurie narre l'histoire dans *Colette en Rhodesia*, ont beau respecter une « stricte neutralité » et traiter indifféremment les blessés, il leur faudra prendre parti à leur corps défendant et, finalement, quitter le pays. Qu'un système aussi manichéen soit une bénédiction pour les affabulateurs ⁵, c'est ce que prouvent une douzaine de romans dont l'appartenance subgénérique et la tonalité varient selon la nature de leurs sources et la spécialité des auteurs.

S'il est souvent malaisé d'identifier ces sources, du moins aperçoit-on la variété des canaux qu'elles empruntent. Geoffroy a beau annoncer son roman comme une « œuvre palpitante d'actualité, [...] vécue, écrite là-bas sur place », rare, semble-t-il, est l'expérience personnelle. Un des mieux informés est sans doute André Laurie, qui, après avoir publié en 1897 et 1900 deux épisodes d'un roman se déroulant en Afrique du Sud, prolonge l'année suivante la vie de ses personnages dans *Colette en Rhodesia*, sous-titré *La Guerre au Transvaal* : la raison en est que sous ce pseudonyme se cache Paschal Grousset, un ancien communal qui avait séjourné au Cap après son évasion de Nouméa. D'autres romanciers

4. « Au Boër, homme ou femme, il faut peu de choses pour satisfaire ses besoins journaliers » ; Léo Dex, *Un héros de quinze ans*, p. 14.
5. Témoin ce vieux fermier boer qui taille deux balles avec « ce haïssable métal qui cause tous [ses] maux » : « Demain elles frapperont chacune un officier de ces démons. Puisqu'ils veulent de l'or, ils en auront en plein corps » (Léo Dex, *Un héros de quinze ans*, p. 49).

empruntent leurs informations, procédé usuel dans le roman populaire, à des romans antérieurs. Certains ont la politesse de citer leur source en note : ainsi fait Jean Drault en reconnaissant sa dette, dans une note de *Bidouille chez les Boërs*, envers Eugène Morel – à qui il doit bien plus qu’il ne l’avoue. Louis Boussenard, lui, sait où se servir et a appris à réagir à l’actualité. Le *Journal des voyages*, auquel il fournit chaque année un roman d’aventures, sort le 19 novembre 1899 un numéro spécial consacré à la guerre du Transvaal ; le 2 décembre 1900, il y commence *Capitaine Casse-Cou*, histoire d’un petit Français adoubé par Kruger en personne qui, à la tête de ses « Blancs-Becs », fera la nique aux Anglais avec une audace insolente jusqu’en août 1901 : consanguinité fréquente du récit historique à public populaire et du feuilleton à fondement historique. Parfois la fiction adhère si bien à l’événement qu’elle s’en distingue à peine. Ainsi fait Léo Dex dans *À travers le Transvaal* en imaginant qu’un certain Jamesrood réédite le raid raté de Leander Jameson, l’ami de Cecil Rhodes qui avait tenté, fin 1895, de renverser le président de la République d’Afrique du Sud Paul Kruger sous prétexte d’apporter un secours militaire aux *uitlanders* opprimés : duplication explicite puisque Dex reconnaît que « le major Jamesrood [...] était en train de renouveler la tentative, restée aussi infructueuse que tristement historique, faite jadis par cet autre officier anglais contre cette même République Sud-Africaine » (p. 183).

Dans un monde éditorial concurrentiel, les écrivains impriment évidemment à leurs livres

une marque personnelle pour fidéliser leurs lecteurs. L’un des plus assujettis aux codes du sous-genre qu’il pratique, Jean Drault (pseudonyme d’Alfred Gendrot, journaliste à *La Libre Parole* qu’on retrouvera à Vichy), donne dans le comique troupier, genre aujourd’hui disparu. Il enrôle dans chaque expédition un soldat imbécile et tire-au-flanc que les hasards de l’histoire nationale récente transforment en héros involontaire : *Bidouille chez les Boërs* prend en 1901 la relève de *Chapuzot au Dahomey* (1890) et de *Chapuzot à Madagascar* (1896). Dans cette veine fantaisiste s’inscrit aussi Paul Cousturier, ancien gouverneur de la Guinée, qui écrit (mal) et illustre (mieux) des livres sous le nom de Paul de Sémant. Le voyageur de commerce qu’il fait transiter par l’Afrique du Sud dans *Gaëtan Faradel, explorateur malgré lui* est un titi débrouillard et hâbleur qui rit de tout, fait la nique aux Anglais mais tire son chapeau devant le courage des Boers. Certains auteurs sont plus sérieux. Inventeur du « roman aérostatique », Léo Dex, pseudonyme du capitaine d’aérostats Édouard Deburaux, abandonne ses ballons pour narrer dans *À travers le Transvaal*, puis dans *Un héros de quinze ans*, des épisodes de la guerre des Boers mettant en valeur le patriotisme tricolore. Sur un ton plus rare, Eugène Morel tire de la vie des Boers un « petit roman poétique » (p. 5) inspiré de la Bible, « livre qui avait d’avance écrit leur histoire » (p. 66) – ce qui ne l’empêche pas de transformer son poème biblique en essai historique et, plus encore, en pamphlet antisémite et antidreyfusard dirigé contre « le Judas anglais-allemand-juif » (p. 136),

accusé de dépouiller les braves Boers de leurs terres. *La Fille des Boers*, de Geoffroy, tourne en chasse au trésor à bicyclette – des Acatène françaises, « admirables machines ». Quant à Paul Rolland, il termine ses *Jumeaux du Transvaal* en sautant dans le roman d'anticipation, avec dirigeable électrique et voiture traversant le veld à 200 à l'heure. Les romans des Boers, comme on le voit, se prêtent à toutes les tonalités et servent d'alibi à tous les réinvestissements temporels, de l'Antiquité biblique à la science-fiction.

*

Si l'on se demande maintenant sur quels matériaux historiques ces romans portent leur préférence, on leur reconnaîtra une relative unité. Règle générale : les épisodes fondés sur des événements connus assoient la crédibilité référentielle de la fiction, d'autres, imaginaires, autorisent la fantaisie.

Fidèles à leur vocation didactique et vulgarisatrice, ces romans se font d'abord un devoir de résumer avec une franche partialité l'histoire des Boers à l'usage des lecteurs français sous la forme d'un dialogue ou d'un exposé auctorial. Étapes obligées : débarquement des huguenots en 1659, invasion anglaise de 1795, Grand Trek, fondations du Natal, de la République d'Orange et du Transvaal,

attaques successives des persécuteurs britanniques, dénonciation virulente de Cecil Rhodes, « Attila bourgeois » selon Laurie, « Gengis-Khan » selon Burel. Et, pour solidariser la fiction avec l'histoire et les Français avec les Boers, le romancier se plaît à unir ces derniers par des liens de parenté, d'amitié ou d'amour.

La guerre engagée, la gageure consiste à transformer en épisodes glorieux un conflit qui, malgré des victoires temporaires et des retraites réussies, a fini en défaite. Les romanciers privilégient donc les succès du début de la guerre sur les bords disputés de la Tugela ou autour de Ladysmith assiégée⁶. Encore leur faut-il, pour les intégrer à un roman, les fictionnaliser. Une première solution, héritée du roman historique, consiste à glisser des faits d'armes imaginaires (épisode type : faire dérailler un train anglais) dans les interstices d'une bataille célèbre. Dex introduit ainsi un commando fictif dans le récit de la victoire boer de Spion Kop les 23 et 24 janvier 1900 : ses combattants, « à six dont un enfant, [ont] tenu en échec cinq cents Anglais et une batterie d'artillerie douze heures durant » (*Un héros de quinze ans*, p. 73), retardé l'encerclement des troupes du général Cronje par quarante mille Anglais, tenu tête à des centaines d'ennemis en installant un poste de tir au sommet d'un baobab gigantesque perché sur un piton – rien de moins. Cependant, si cette formule rend le récit

6. Les romanciers n'ignorent pas l'existence des camps de concentration anglais où les prisonniers étaient maltraités, mais ils en font des terrains de jeu d'où les héros s'évadent à la barbe des gardiens.

palpitant, elle nuit à l'authenticité des faits et à l'effet référentiel. L'autre formule, plus rare, consiste donc à adhérer aux événements en confiant le soin de les narrer à un témoin intradiégétique fictif. Désireux d'épargner au lecteur un cours d'histoire indigeste, Drault délègue ainsi dans *Bidouille chez les Boërs* la narration de la bataille de Colenso au nommé Jules Têtard, dans un chapitre intitulé « La bataille de Colenso racontée par un gamin de Paris » : absentes de la fiction, la fantaisie et la gouaille se déportent sur la diction.

Quoi qu'il en soit, le nationalisme militant des romanciers les conduit à héroïser les volontaires français (le titre du roman de Léon Ville, *Une poignée de héros*, confirme que leur mérite est en proportion inverse de leur nombre et justifie leur devise empruntée au ^{xvii}^e siècle de Dumas : « Un pour tous, tous pour un ») et les Boers eux-mêmes, « ces géants taillés dans le roc, ces soldats du devoir, ces Spartiates des temps modernes » (A. Geoffroy). Pour Dex, « ces Boërs extraordinaires sont vraiment des êtres à part, des soldats d'une race spéciale, d'une élite depuis longtemps disparue » (*Un héros de quinze ans*, p. 69). Élite précoce à en croire Paul de Sémant, chez qui un Boer de douze ans, fier d'avoir tué à neuf ans son premier Noir, raconte que « les petits garçons emportent sur une épaule leur sac à livres, sur l'autre la carabine chargée [...] car il y a beaucoup de Cafres maraudeurs » (p. 86). Chaque petit Boer est donc un héros en herbe et possède la jactance d'un Gavroche : accusé de rébellion par un officier anglais, un enfant de quinze ans

réplique avec hauteur : « Il n'y a pas de rebelles ici, il y a des burghers libres qui luttent loyalement pour conserver leur indépendance. » (L. Dex, *Un héros de quinze ans*, p. 153) Les romanciers leur prêtent les exploits épiques les plus convenus :

Le gigantesque Hartrem, debout sur ses étriers, tenant sa carabine par le canon l'avait transformée en massue. Chaque fois que son redoutable bras s'abaissait un ennemi était jeté à terre. (*ibid.*, p. 84)

Ravis de découvrir un héros authentique dans une France en mal de grandeur militaire, ils ne cessent de vanter les hauts faits du colonel de Villebois-Mareuil : *Bidouille chez les Boërs* fait son portrait en pied ; *Un héros de quinze ans* consacre deux chapitres et une gravure pleine page à la mort et aux obsèques de ce « brave Français ». Ce qui n'empêche pas Burel de refermer son livre sur un chapitre désabusé intitulé « L'inutile héroïsme ».

Plus encore, c'est le patriotisme, le sang-froid et l'intelligence manœuvrière des Boers que l'on dit exemplaires. Laurie fait un éloge appuyé de leurs vertus civiques, fondées sur un protestantisme austère et incarnées dans la force militaire :

Il peut y avoir, certes, de l'excès et de l'étroitesse dans une pareille méthode, mais une discipline même surannée vaut mieux que pas de discipline du tout ; aussi est-il impossible de ne pas admirer la belle tenue de ce petit bataillon, rustique et illettré peut-être, mais pénétré de grands principes de devoir, d'obéissance, de respect des autres et de soi qui font les vrais citoyens et maintiennent étroitement le faisceau des sociétés. (p. 145)

Ce bataillon de deux cents Boers ayant repoussé deux mille Anglais, le romancier l'offre en modèle de résistance au jeune Français qui part faire son service militaire dans son pays : où l'on voit, chez un ex-communard, le discours patriotique récupérer la lutte des Boers et la ranger à son service.

Pour autant, le roman populaire ne perd pas tout esprit critique. Analysant la spécificité de la guerre de guérilla, Dex souligne le mérite d'une armée de citoyens capable de concilier liberté et devoir

patriotique : « Prenez-vous donc un commando boër pour un régiment européen ? [...] si l'un de nous juge avantageux pour la cause commune de s'écarter de ses compagnons, libre à lui ; [...] chacun reste maître de ses actes » (*Un héros de quinze ans*, p. 39) ; mais il montre aussi la faiblesse de cette (in)organisation face à une armée traditionnelle :

L'armée du Transvaal [...] se compose de gens de valeur certes qui, pris individuellement, se battent admirablement, mais viennent les revers, [...] ces gens se laisseront aller au découragement, perdront confiance en des chefs qu'ils sentent peu supérieurs à eux [...]. Les rangs des Boërs fondront dans la défaite parce que le lien de la discipline n'est pas là pour les unir. (*ibid.*, p. 132)

Dex ose même douter des choix tactiques effectués par le sacro-saint Villebois-Mareuil en expliquant que, « en sa qualité de Français, d'étranger, [il] se sent discuté, suspecté presque ; il a voulu payer de sa personne, il a senti qu'il lui fallait s'imposer à force de valeur surhumaine, et il tente les plus folles entreprises » (*ibid.*, p. 135).

Cependant, la fantaisie revancharde ne perd jamais ses droits dans un roman. Ridiculiser les « British » est un exercice obligé. Abusés par un habile racoleur anglais, Bidouille et ses amis ont à cœur de gagner le Transvaal aux frais de Sa Majesté et de désertre une fois sur place. Épisode similaire dans *Gaëtan Faradel*, dont le héros s'évade en détournant un ballon anglais et en délivrant deux jeunes Boers d'origine française prisonniers des habits rouges. Car, dans une guerre qui manque

d'hommes et d'armes, l'ingéniosité supplée à la force. Les héros, pratiquant les ruses de lignée homérique, raillent la prudence mise par les Anglais pour assiéger un *kopje* boer déserté durant la nuit, démontrant que « la brillante victoire des soldats de la Reine avait été remportée sur le néant » (L. Dex, *Un héros de quinze ans*, p. 140), ou bien font « une bouillie d'Anglais ⁷ » en faisant dévaler des rochers sur un détachement de cavalerie – comme au Far West. Mieux : ce sont les héros des *Libres Burghers*, de Georges Saint-Yves, qui se chargent de capturer, en novembre 1899, le correspondant du *Morning Post*, nommé Winston Churchill. Dans tous les cas, si ces romans ont conscience d'écrire l'histoire en train de se faire, c'est en la relisant à travers des précédents (historiques ou légendaires) et des grilles idéologiques qui relèvent davantage de l'histoire européenne et française que des spécificités africaines, inconnues de la plupart des romanciers. Dans la France de 1900, dire l'ailleurs, c'est raconter le passé national.

*

Un dernier trait commun à ces fictions relève moins de l'histoire factuelle que de celle des mentalités. C'est leur fondement racialisé. Il apparaît dans l'éviction systématique des Africains. Le mythe de la terre vierge, si disculpant dans la littérature coloniale, fonctionne ici à plein. Jamais le droit du premier occupant que les Boers

s'attribuent sur la terre d'Afrique n'est remis en cause au bénéfice des Africains eux-mêmes. Jamais la violence exercée sur les Boers par les Anglais n'est comparée à celle que les Afrikaners ont exercée sur les peuples autochtones qu'ils ont combattus et chassés. La première est odieuse, la seconde absente, la mémoire hémiplegique. La raison tient évidemment à l'image des Noirs véhiculée par ces textes. Dans les premiers Africains croisés à Durban par ses personnages, Drault invite le lecteur à voir des « monstres [...] vomis de l'enfer, ressembla[nt] à certains caniches qu'il faut regarder à deux fois avant de savoir de quel côté est leur tête, et de quel côté est leur queue ». Moins grossièrement caricatural, Dex n'en rappelle pas moins que Prétorius, l'un de ses personnages au nom emblématique, « comme planteur, professait un grand mépris pour les noirs, au moins pour leur intelligence » (*À travers le Transvaal*, p. 154). Aussi bien voit-on dans *La Fille des Boers*, de Paul Roland, un Chinois et un Zoulou comploter « pour faire payer [...] les humiliations que ces maîtres du pays font subir à ceux qui n'ont point leur blanche figure » (p. 58).

Pour autant, il ne faut pas croire ces derniers victimes d'une hostilité particulière. La pensée racialisée, installée depuis un demi-siècle dans l'idéologie française, hiérarchise l'humanité entière, englobe tous les étrangers dans le même mépris. Dex décrit comme nombre de ses confrères « la haine séculaire des Boers pour tout ce qui est anglais » (*À*

7. Titre du chapitre 1^{er}, 9, de *Bidouille chez les Boers*. Épisode similaire dans *Un héros de quinze ans*, p. 64.

travers le Transvaal, p. 59), mais celle-ci s'inscrit dans une xénophobie généralisée où l'antisémitisme trouve sa place. La rancœur accumulée par la droite contre-révolutionnaire et par l'armée du fait de l'issue juridique de l'affaire Dreyfus se combine avec le motif romanesque des mines d'or du Transvaal pour en tirer des personnages et des péripéties fondés sur la cupidité et la trahison – manœuvres dans lesquelles, disait-on, les commerçants juifs étaient passés maîtres au détriment des bons paysans chrétiens d'Afrique australe, désarmés par leur trop confiante naïveté.

Quand Morel prête à une vieille femme incarnant les valeurs boers traditionnelles une haine viscérale des Anglais (« Elle les haïssait plus que les vipères-enflées [...]. Plus que les sauterelles, qui elles aussi viennent par milliers : ayant tout pris, elles partent... les Anglais restent » [p. 48]), cette haine s'ancre sur une détestation plus archaïque, celle du nomadisme juif : « Le Juif ne s'établit pas. Il trafique, bourdonne, passe. [...] Insecte, il saute les murs, se glisse sous les portes, entre dans les maisons » (p. 88-89). Au-delà des Anglais et des Juifs, Morel vise tous les étrangers, Chinois ou Malais, attirés par l'or : « C'est le fond boueux, c'est la lie de l'univers, qui s'est accumulée en ce cloaque d'or » (p. 169). Décliné par l'ami de Drumont, ce discours verse dans l'invective.

L'Anglais ne sait qu'il y a de l'or dans un pays que grâce au Juif... Le Juif sert à l'Anglais pour trouver de l'or, comme le cochon sert aux paysans du Périgord à trouver des truffes...

Seulement [...], le cochon laisse tout à son maître, tandis que le Juif partage. (J. Drault, p. 53)

Jugés indemnes de toute contagion ethnique du fait de leur isolement, les Boers constituent donc, à en croire Sémant, une « race neuve créée par le sol africain et ses dangers » (p. 86). Et c'est le souci de préserver cette différence menacée qui donne à la guerre des Boers, telle que la fiction l'a popularisée autour de 1900, la dimension d'une guerre ethnique.

Romans cités

- BOUSSENARD Louis, *Capitaine Casse-Cou*, *Journal des voyages*, déc. 1900-août 1901 ; en volume : *Le Capitaine Casse-Cou*, Combet, 1901, 371 p., fig.
- BUREL Pierre, *Aventures d'un enfant de Paris au Transvaal*, Paris, 5, rue du Croissant, s. d. [1901], 67 fascicules paginés, ill.
- DEX Léo [DEBURAUX Édouard], *À travers le Transvaal. Aventures d'une mission française* [1899], Hachette, 1904, 190 p.
- DEX Léo [DEBURAUX Édouard], *Un héros de quinze ans. Épisode de la guerre du Transvaal*, Hachette, 1904, 186 p.
- DRAULT Jean [GENDROT Alfred], *Bidouille chez les Boërs*, H. Gautier, 1901, 316 p., 80 caricatures par Charly.

GEOFFROY Auguste, *La Fille des Boers, roman d'actualité*, Verdun, impr. de Renvé-Lallemant, 1900, 65 p. non numérotées.

LAURIE André [GROUSSET Paschal], *Colette en Rhodesia. La Guerre au Transvaal*, J. Hetzel, 1901, 332 p.

MOREL Eugène, *Les Boers, roman*, Société du Mercure de France, 1899, 203 p.

ROLAND Paul, *La Fille des Boers*, Delagrave, 1902, 236 p., ill. de A. Bertrand.

ROLLAND Paul, *Les Jumeaux du Transvaal*, Delagrave, 1906, 304 p., ill. de P. Giffey.

SAINT-YVES Georges, *Les Libres Burghers*, Tours, Mame, 1901, 287 p., ill. d'Alfred Paris.

SÉMANT Paul de [COUSTURIER Paul], *Gaëtan Faradel, explorateur malgré lui*, Flammarion, 1907, 277 p., ill. par l'auteur.

VILLE Léon, *Une poignée de héros*, Tolra et Simonet, 1901, 317 p., ill. de E. Bouard.